

LE FRUIT ET LA FLEUR.

Au feuillage tremblant de la branche agitée,
Un fruit là-haut pendait ;
Sur sa tige flexible, en bas, dans la vallée,
Une fleur se penchait.

Le fruit dit à la fleur : " Amie,
Dont le calice d'or s'ouvre à peine à la vie,
Ne vivras-tu qu'un jour ?
Oh ! que je crains pour toi le sort de ta com-

[pagne,
Qui comme toi, parfumant la campagne,
Présent de Dieu, de la nature-amour,
S'épanouit hier en saluant l'Aurore !
Sa corolle pourprée aux si vives couleurs,
Sa pétale dorée aux si douces senteurs,
(Ah ! Pomone n'a pas tous les attraits de Flore !)
Tout la rendait ici la reine du vallon.

Phébus, de son premier rayon
Sembla lui faire hommage ;
Et l'oiseau vint chanter son malin ramage,
Epris de ses beautés, sur l'arbuste voisin ;
Zéphyr, de son haleine molle,
Agita doucement sa verte pétiole ;
Ses compagnes, dans le ravin
Ainsi que le cytise

Au souffle de la brise,
S'inclinèrent au sol devant la blonde fleur ;
Et le ruisseau de la montagne,
Se promenant dans la campagne,
Vint offrir à ses pieds de ses eaux la fraîcheur.
Mais quand revint du soir la brise rafraîchie,
Quand le crépuscule doré
S'appuya sur son arc diaphane et pourpré ;
De ses derniers parfums embaumant la prairie,
La plus belle des fleurs se pencha tristement
Et sa corolle, hélas ! se flétrit lentement.
Et ce matin, aux cieus, en s'éveillant l'Aurore
En ce vallon, vit sa tige incolore
Sans feuilles, sans parfums. . . . Elle n'a vu
[qu'un jour !

Et toi, charmante fée,
Si fraîche et si rosée,

Toi qui nais à la vie en notre frais séjour,
Vas-tu comme elle, hélas ! orgueil de la nature,
Montrer quelques instants au vallon ta parure
Pour te flétrir au froid souffle du soir ? . . ."

Et la fleur dit au fruit : " Je souris à l'espoir,
Parce que Dieu m'a dit, me donnant à la terre :
"Tu brilleras un jour au vallon solitaire."
Un jour, et c'est assez !

Et ce matin, la goutte de rosée
Vint ouvrir mon calice, aux si fraîches beautés ;
Puis un rayon des cieus, à travers la ramée
De mes pâles couleurs vint réhausser l'éclat,
Dieu l'a voulu, je vis, je suis heureuse et belle ;
Je suis, pour le mortel ingrat,
Un sourire de Dieu qui le presse et l'appelle.
Quand s'incline le jour, je m'incline aussi moi ;
Car dans ce grand parterre où l'homme régné

[en roi,
Dieu sème tous les jours de ces fleurs que l'Aurore

Voit s'éclorer,
Et que du soir le froid soupir
Fait mourir !"

Québec, 22 mars 1859.

H. T. T.

LES POULES.

Supposons que vous ayez à acheter la grille
d'un parc. . . .

J'en demande bien pardon à mes lecteurs,
mais je suis obligé de faire toujours des hypo-
thèses, de chercher sans cesse des analogies,
afin de rapprocher des choses que des siècles
d'erreurs ont séparées ; de prouver, par exem-
ple, si mon hypothèse est bien choisie et si l'ana-
logie est admissible, que l'industrie agricole
est soumise aux lois économiques qui régissent
toutes les autres industries, que le commerce
agricole est soumis aux lois économiques qui
régissent tous les autres commerces.

Ce n'est pas ma faute si l'opinion a décré-
té que l'industrie agricole n'était pas une indus-
trie, que le commerce agricole n'était pas un
commerce, et autres énormités de ce genre.

Donc, supposons que vous ayez à acheter la
grille d'un parc.

La valeur d'une grille de parc se compose de
deux éléments principaux : le prix de la main-
d'œuvre et le prix de la matière première. On
vous vend d'abord le fer au poids, et l'on y
ajoute ensuite le prix de la main-d'œuvre.

Si, par exemple, au lieu d'une grille en fer
plein, on vous offre une grille en fer creux, tout
aussi solide, mais pesant moitié moins que la
grille en fer plein, et coûtant beaucoup moins
cher, que ferez-vous ?

La science dit qu'un cylindre creux, en fer,
construit dans certaines proportions, offre au-
tant de résistance qu'un cylindre plein. Il est
évident que, si les choses dites par la science
vous paraissent démontrées, et si vous jouissez
de l'entier usage de ce précieux don du ciel
que l'on appelle la raison, vous vous impres-
serez d'acheter la grille en fer creux fabriquée
chez MM. Meilleur et Rodden, à Montréal.

—Mais pourquoi toutes les grilles ne sont-
elles pas construites en fer creux ? m'objecte-
ra-t-on.

—Pourquoi y a-t-il dans le monde des ori-
ginaux qui tiennent à payer un petit pain d'un
sou deux sous ? répondrai-je.

Il en est des animaux comme des grilles de
parc ; l'animal est un outil, un instrument
chargé de fabriquer de la viande, de la graisse,
du lait, des œufs ou du travail. La matière
première destinée à être transformée, c'est la
nourriture qu'on lui donne.

Il y a des animaux en fer plein, il y a des
animaux en fer creux ; les premiers consom-
ment beaucoup de nourriture et rapportent peu
de viande, peu de graisse, peu de lait, peu
d'œufs, peu de travail ; les autres consomment
moins de nourriture et rapportent plus de
viande, plus de graisse, plus de lait, plus d'œufs,
plus de travail.

Il y a des bœufs qui sont faciles à engraisser,
il y a des bœufs qui ne le sont pas ; il y a des
vaches bonnes laitières et des vaches mau-
vaises laitières ; des poules bonnes pondeuses et
des poules mauvaises pondeuses.

Si on donne de la nourriture à de mauvaises
bœufs, à de mauvaises vaches, à de mauvaises